

qui s'appelle la Vie de Jésus de Nazareth. Par amour il veut se soumettre aux plus affligeantes de nos misères, la misère du péché seule exceptée ; il veut vider, jusqu'à la lie, le calice de nos amertumes ; il blesse ses mains aux épines les plus aigues de nos buissons ; il heurte ses pieds aux cailloux de nos chemins les plus rocailleux ; il souffre notre faim et notre soif ; il pleure nos larmes ; il sue nos sueurs, il broie jusqu'à la dernière les fibres de la chair, qu'il a prise d'une fille d'Ève ; il verse, jusqu'à la dernière, les gouttes du sang, qu'il a puisé dans le flot des générations humaines ; il n'est satisfait que lorsqu'il ne lui reste plus rien à sacrifier, plus rien des biens du corps, plus rien des biens de l'esprit, plus rien des biens du cœur ; que lorsqu'il a été trahi, renié, rangé parmi les malfaiteurs, traité de cerveau faible, mis au dessous d'un voleur de grand chemin, cloué entre deux larrons ; que lorsqu'il a fait de son corps si entièrement broyé et de son sang si douloureusement versé notre pain et notre breuvage.

Certes, avant l'Incarnation et la Rédemption, nous étions obligés d'aimer Dieu ; nous étions obligés de l'aimer, parcequ'il était le Bien et le Beau suprêmes, seul digne d'être aimé sans réserve ; nous étions obligés de l'aimer, parcequ'il était notre Créateur et notre Bienfaiteur ; parcequ'il était le Centre vers lequel nous entraînaient instinctivement les aspirations les plus pressantes de notre cœur. Mais après la Crèche ; mais après le Calvaire ; mais après l'Eucharistie, quels monstres d'insensibilité devrions nous être pour ne pas l'aimer !

Ah ! hommes ingrats et rebelles, à genoux devant cette mangeoire, où dort votre Dieu, fait petit enfant ! A genoux devant l'atelier de Nazareth, où travaille et